



CRISTAUX
DE CIEL

Les marais salants sont des terres de production de sel façonnées par les hommes sur certains bords de mer depuis des millénaires. Les champs d'eau où se cristallise le sel – appelés les oeillets – sont situés au-dessous du niveau de la haute mer afin qu'ils soient alimentés lors des marées de vives eaux par l'action de la gravité. Le rendement de chaque oeillet est intimement dépendant de son exposition aux vents, au soleil et à la température de l'eau. L'exploitation des salines de Guérande serait ainsi cultivée depuis l'âge de Fer pour les conditions topographiques, météorologiques, marégraphiques et d'ensoleillement favorables à la cristallisation du sel.

Cependant, si le niveau de l'océan venait à croître, les salines seraient submergées. Ce scénario, hautement probable, entraînerait la disparition de ce savoir-faire ancestral lié à ces territoires non délocalisables.

Aujourd'hui, les conditions de cueillette du gros sel et de la fleur ont déjà évolué : la saison commence plus tôt, les vagues de chaleur bouleversent la cristallisation du sel et l'effort des paludiers se fait plus intense sous un soleil de plomb.

J'avais cinq ans et j'avais bataillé pour faire la sieste enfoui dans les plants de moutarde noire, à l'ombre d'une cabane au toit lesté par les pierres. Toi, tu étais en contrebas du talus et tu vidais par poignées les sacs de fleur de sel dans une caisse pour y retirer méticuleusement chaque grain noir, chaque insecte ou fragment de vase. À l'époque, je pensais que c'était cela un travail de fourmis: retirer les insectes du sel marin à la main. Cependant, je n'avais jamais trouvé de fourmis.

Le ciel était d'un bleu étale et les planches de bois mordues par le vent salé m'offraient un abri aléatoire face à la persévérance du soleil. J'avais chaud et cette même chaleur, mêlée aux vents marins, avait permis aux oeillets de blanchir dans l'après-midi. Ces salines, entièrement cristallisées, présentaient des motifs abstraits et enchevêtrés.

Après le triage, tu cueillais la fleur dans un va-et-vient incessant. Les plaques de sel crissaient, se brisaient, s'amassaient l'une sur l'autre puis tout ton corps emportait les cristaux vers la brouette, pour revenir, une fois encore, une fois de plus, glisser à fleur d'eau. J'étais hypnotisé par la régularité de ton geste et, bien souvent, sombrais dans un demi-sommeil, encouragé par la réverbération du soleil sur ma peau.

À mon réveil, mes pieds nus cheminaient sur les ponts en terre aux abords des fares à la recherche du goût iodé de rares salicornes encore vertes. J'engageais l'équilibre de tout mon être pour atteindre quelques filaments implantés loin du bord.

Toucher la vase, ne serait-ce que d'un orteil, aurait signifié, dans le récit des choses et des êtres épiques que je ne cessais de me construire, basculer dans un précipice.

Puis le ciel devenait violet et les bassins aussi. Il y a une heure, juste avant le coucher du soleil, où les oiseaux bavardent si fort en plein vol qu'ils en font un opéra tournoyant et tumultueux. Je me demandais souvent ce qu'ils se disaient là-haut puis tu me rattrapais de mes songes et il fallait rentrer à la maison.



Mamie, tu avais été paludière toute ta vie dans ce carrefour de l'océan, du ciel, et de la terre. La fleur, tu l'appelais parfois sel d'écume.

"L'EAU COURT"

Le temps court, lui aussi, comme l'eau à travers les marais. Je peux encore suivre quelques lignes de failles dans ma mémoire, comme cette souche noueuse d'un arbre échoué sur un mélange de sable, d'argile et de limon. Je me souviens de nous deux, sur la plage, acculés par le vent derrière cette souche énorme. Mamie, toi, tu regardais l'horizon et moi, j'évaluais de mon petit corps si le vent était capable de retenir ma chute quand je me penchais face à lui. Il sifflait si fort dans nos oreilles. À cette époque, t'avais encore toute ta mémoire. Tu me racontais des histoires, le ciel, ta vie aussi. Une vie passée dehors à observer l'entre-deux d'une météo, la dynamique des nuages, des vents et des marées dont tu étais si dépendante en tant que paludière. Tu me disais souvent que l'horizon d'un océan n'est jamais une ligne. Qu'il y a toujours de la houle, à l'horizon. Tu me disais d'être sensible à ce que l'on ne pouvait pas percevoir avec nos yeux. Sentir car tout était lié à des échelles que nous ne saurions nous représenter. Car l'océan était quelque chose qui nous dépassait et nous comprenait tous.

Finalement, je me suis effondré dans le sable: le vent ne pouvait soutenir mon poids d'enfant. Je me souviens aussi qu'à six ans, je voyais surtout une ligne à l'horizon. L'ophtalmologie suffisait aux poètes et la gravité avait eu raison du vent. Ce sont ces images qui viennent quand je poursuis cette ligne de faille.

Mais l'eau court toujours à travers les marais et le temps avec lui.

Les fils de ta mémoire ont commencé à s'effiloche et un jour, à mes dix-huit ans, je suis parti à contrecœur faire des études loin de la mer.



"IL NE S'AGIT QUE DE VOIR"

Un été, je suis revenu cueillir la fleur pour la saison. Les paludiers avaient besoin de mains et moi, j'avais besoin de les retrouver, ces mains. De sentir l'iode et d'entendre les mouettes appeler la mer.

À cette époque, des vagues de chaleur rendaient le travail plus difficile. Mes pensées se faisaient plus lourdes. J'avais si soif. Certains parlaient de réchauffement climatique, d'autres disaient que c'était ainsi et ne se posaient pas la question du pourquoi. D'autres encore affirmaient que ces terres ancestrales allaient disparaître et que l'océan les submergerait un jour.

Mais aujourd'hui, aujourd'hui encore, mon corps cherchait tant bien que mal la posture d'équilibre qui avait permis à des générations d'hommes et de femmes de soulever des tonnes de sel. La répétition du geste imposait la justesse de la posture. Il fallait trouver le mouvement qui ne tendait pas les muscles jusqu'à créer une boule – si dure sous l'omoplate. Si dure que le corps se pliait légèrement sous le poids du sel. Que la courbe se faisait plus pressante car plus douloureuse. Un geste maladroit et l'eau salée coulait le long de la peau. Autant de lignes de cristaux qui brulaient l'épiderme. La peau rougissait de cette morsure saline.

J'avais tout à apprendre.

Tu disais que le corps s'adapte. Je t'entendais et te voyais encore observer les oeillets, murmurer que celui-là allait bientôt donner, que le limu jaunissait et se décomposait à mesure que l'eau se chargeait en sel. Tu souriais devant les multiples couleurs du plancton, m'expliquais comment la lumière qui réchauffait l'argile permettait son développement dans cette fine pellicule d'eau, un peu plus tôt maintenant. La saison de la cueillette commençait plus tôt. C'est tout ce que tu savais. Une accumulation d'indices que tu savais voir, palper, identifier, goûter. Quand je te demandais une explication, tu répondais « ça dépend » et ça recueillait tout le savoir du monde.



"CIEL D'ORAGE"

Chaque jour, le ciel devenait violet et les bassins aussi. Mais cette fois, ce n'était pas un crépuscule qui s'annonçait, c'était un ciel d'orage.

J'avais sorti la lousse de l'eau et mon regard errait dans ces nuages violacés. Je ne savais pas déchiffrer les nuages ni mêmes les nuages des vents comme tu les appelais. Ces nuages si spécifiques avec leurs filaments brumeux. Toi, tu les soupesais par le regard et estimais la régularité des boucles ou l'accentuation des virgules. Alors que pour moi, rien n'annonçait une dépression ou des rafales de vent à venir - si ce n'est mon téléphone avec peu de fiabilité. Et encore, si ce dernier n'était pas tombé dans l'eau les premiers jours.

J'aurais voulu que tu sois là.

En primaire, tu t'en souviens, je t'avais rabattu les oreilles pour avoir des baskets Nike à mon anniversaire. « Regarde Mamie, c'est cette virgule blanche là ». Ça oui, j'identifiais des centaines de marques à leur logo même le plus simplifié. Pourtant, au-delà de de ces inscriptions humaines, tout me paraissait identique. Dans un ciel effiloché, je n'y voyais rien : que des presque nuages, colorés parfois. Que percevoir de plus de ces cirrus comme tu les appelais aussi ? Tu m'avais dit « il va pleuvoir » et j'avais entendu « il pleut ». Ce n'était qu'un fait. Le ciel n'avait pas le même prix que cette virgule blanche statique. Elle, c'était l'assurance de mon appartenance au groupe. Que pouvait faire le ciel dans cette équation sociale Mamie ? Je ne comprenais pas les traces portée par ton alphabet ni les rythmes du ciel.

Ce jour-là, alors que je finissais de cueillir les derniers oeillet, je me surpris à regarder le ciel avec intensité, à inscrire cette dynamique de formes impalpables dans ma mémoire, à me familiariser à ce mouvement toujours différent mais parfois semblable.



"LE SEL APPELLE LE SEL"

« Le sel appelle le sel » disaient les paludiers. L'eau marine circulait par gravité de l'océan jusqu'aux oeillets. Mais il suffisait que la pluie s'en mêle pour que l'eau de la mer devienne trop douce pour cristalliser. Que les eaux-mères, qui seules ont une salinité suffisante, se diluent dans les eaux de la pluie. Que les orages défient la connivence des vents et de la mer dans la récolte du sel.

Il y avait de bonnes saisons pour cueillir le sel. C'est ce que tu me disais, et c'était toujours vrai. Cueillir le ciel malgré tout. Se glisser dans l'interstice des pluies, échapper à la persistance d'une brume matinale, suivre le rayon de soleil à travers les cumulus ou le souffle chaud de l'est.

Je l'avais particulièrement compris un jour d'orage. Le ciel était gris mais la fleur s'était formée assez tôt dans l'après-midi. Elle s'était cristallisée en fines couches à la surface de l'oeillet avant que l'air ne se gorge d'humidité. A peu de choses près, je ne serais pas venu tant le ciel gris s'était rapidement installé et me promettait l'échec de l'alchimie saline. Mais il n'existait pas de manuel valable pour anticiper le rendement des marais, ni quelques lois générales auxquelles se référer et mesurer sa pratique. À l'aurore de l'activité de paludier, il fallait apprendre l'humilité à force d'observations. Admettre l'inconstance de certains phénomènes dans la compréhension des cycles. Affûter son intuition et reconnaître la singularité : chaque oeillet avait son exposition, ses vents et sa salinité ; chaque saison avait sa météo, ses intempérances et ses marées. Ce qui valait pour une année ne valait pas toujours pour l'autre. Parfois, peut-être, « ça dépend » disais-tu et je commençais enfin à le percevoir. Tout se jouait dans un équilibre dynamique qu'on ne pouvait pas maîtriser. Seulement sentir.

Je cueillais donc la fleur en cette fin d'après-midi. Le gris obscur des cumulonimbus s'accordait à des magmas orangés et violacés. Ils défilaient à l'horizon à une allure menaçante et magnifique. Peut-être fallait-il partir avant que les éclairs ne déchirent le ciel.



Mais rien ne déchirait l'air au-dessus de moi. Les cumulonimbus traçaient leurs routes à quelques centaines de mètres de la saline. Ils grondaient, s'abattaient de tout leur poids d'eau sur les habitations environnantes.

Mais pas sur les marais.

Peut-être ces derniers avaient-ils été construits là, depuis des centaines d'années, pour cette providence : pour que ce jour-là, le gris du ciel glisse sur les limites de la saline sans noyer de ses gouttes un seul grain du voile de sel.

Il s'agissait alors de cueillir le sel malgré tout, car cette fois, peut-être encore une fois, les cumulonimbus tomberaient autre part. Il fallait en profiter avant la prochaine pluie car rien n'était certain. Et c'était cette attitude face à l'incertitude qui déterminait un bon paludier.

"MARÉE NOIRE"

Ta mémoire se perdait et s'énonçait par bribes, fragments, murmures. Maintenant, tu m'appelais parfois Noé – Swann, mamie, c'est Swann – mais quel que soit le prénom, les récits émergeaient et disparaissaient. Il suffisait de peu pour que ta voix se casse et s'enroule. Alors tu me disais que c'était peut-être bête de dire cela, mais tu n'aurais pas pu vivre sans l'océan.

Je ne répondais rien car je n'avais pas les mots.
J'avais vingt-cinq ans et poursuivais mes études à Paris.

Parfois ta vue se troublait et je me demandais où tu partais dans ces instants-là. Parfois d'autres bribes jaillissaient et je recomposais le récit.



Un jour, un pétrolier du nom d'Erika fit naufrage au large de Penmarc'h. Au large du Finistère.

Marée noire.

Des milliers de tonnes de fioul denses et compactes s'étalèrent sur l'océan.

Marée noire

Des plaques denses

compactes

plusieurs tonnes.

Emportées par la houle et les vents.

Les courants.

Les nappes de fioul dérivèrent sur des milliers de kilomètres.

Marée noire.

Car le large n'est jamais une ligne.

Vous aviez lutté pour fermer les écluses.

Protéger les salines

Éviter une pollution irréversible.

Marée noire.

Vous aviez nettoyé le plumage d'oiseaux et quatre cents kilomètres de côtes.

Marée noire.

Les corps noirs de guillemots et de cormorans mazoutés s'échouaient inanimés.

Les plumes gluantes

compactent

sur le corps.

Ces êtres entre terre et ciel.

Marée noire.

Cent cinquante mille corps d'oiseaux.

Marée noire.

Le pétrole diffusé par les courants.



Marée noire.

Un mois plus tard, les autorités publiques avaient annoncé qu'il n'y avait plus de risque de pollution pour les marais. Vous avez lutté pour fermer les écluses pendant trois ans encore.

Trois ans.

Qu'est-ce trois ans contre la sédimentation
centenaire Swann ?

Il fallait prendre soin des terres et les protéger.

Marée noire.

Eux ne savaient plus.

Marée noire.

Eux ne savaient rien.

Ils avaient foré l'océan et brûlé des millions
d'années de sédimentation à leurs seuls
profits.

Marée noire.

Brûler tous ces morts pour si peu de vie.

Marée noire.

Ils avaient oublié ce que ça fait d'avoir des noeuds derrière
l'omoplate. Dans le cou. Les bras. Ils avaient oublié que le
corps rappelle la mesure du travail.

Marée noire.

Ils avaient perdu la mémoire et le respect des terres.

Marée noire.

Ils avaient perdu l'équilibre des nuages.



Marée noire.

Ils avaient brûlé la terre et enflammé le ciel.

Et parfois, tu t'endormais.

Je te laissais alors un mot et repartais, souvent le soir-même, à Paris. J'écoutais les experts parler de gaz à effet de serre et les politiques de croissance et de sobriété.

Des paroles d'un autre monde.

"L'ONDE AMÈRE" (ÉPITHÈTE HOMÉRIQUE)

Il était quatorze heures. Je vivais ma vie de fourmis enjouée en courant dans les tunnels de métros. J'avais dans ce méandre grâce à la tautologie des signes, du chiffre 4 à la ligne 12 qui indiquaient mon chemin. Ici, il n'y avait pas d'entre-deux de la vision : tout n'était que ressemblance chez l'homme. Alors je courais sans penser au sens du vent. Il était quatorze heures dix-sept quand un médecin m'avait appelé pour toi.

J'étais revenu à Guérande.

Je t'avais retrouvée debout au centre de cette mare goudronnée. Le sifflement du vent devait aussi te faire mal aux oreilles et la pluie nous battait le visage. Toi, tu balayais ta lousse d'un geste lent et précis. De ce geste répétitif qui m'hypnotisait petit quand je te regardais faire sous la chaleur du soleil. Là, il faisait froid et presque nuit. Seul le geste restait. Ta silhouette maniant la lousse à la surface de l'eau avec douceur pour cueillir le voile de sel.

Certains avaient dit que les marais salants disparaîtraient un jour. Que l'océan s'élèverait et qu'il n'y aurait rien à faire. Des glaces auront fondues à des milliers de kilomètres à cause de gaz rejetés à des milliers d'autres kilomètres. Que c'était toute cette petite pellicule à la surface de ce qu'on appelle la Terre qui se verrait bouleversée. Que les vents et les courants avaient commencés à changer. Que tout cela ne se voyait pas encore directement mais qu'un jour, peut-être, parce que le



large n'est jamais une ligne, un jour, peut-être me disais-tu, un jour les marais seront submergés par l'océan. Ce jour-là, la marée serait haute et la dépression du ciel attirerait l'eau de la mer. Parce le ciel aussi peut pleurer disais-tu – mais je ne te croyais pas. La marée serait haute et le vent de la mer pousserait les vagues, les pousserait si fort que celles-ci s'écouleraient petit à petit dans les terres plus bas. Que le reflux n'empêcherait en rien la submersion des terres. Que l'écume volerait. Que peut-être même que ce sera très beau, cette écume qui vole.

« Vimer de mer » diraient les anciens devant cette submersion des terres.

Ils disparaîtront et maintenant tu te tenais là, envers et contre tout, dans cette danse répétitive, hypnotisante. Tu dansais une dernière fois le respect que tu portes à cette terre de sel et de ciel. Tu te tenais là malgré le froid et la nuit, dans cet effort et cette endurance dont sont capables les anciens. Ceux qui savent que le vrai travail est à taille humaine et que le corps s'adapte. Tu étais sortie sur le parking de la maison de retraite. Puisque l'océan était venu jusqu'à toi. Puisque ton corps s'en souvenait. Et ce n'était plus l'océan qui pleurait mais moi. Devant cette vieille dame que j'aime tant, en robe de chambre, passant un balais comme une lousse dans cette eau froide et salée au fond goudronné.

Et je pleurais des larmes de sel.





CRISTAUX DE CIEL
HÉLÈNE